Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 41

Artikel: Fiez-vous aux apparences !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201542

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

42me ANNEE. — N° 41. FONDÉ EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 8 octobre 1904

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le meige du Comte Rouge.

Il a été beaucoup question d'Amédée VI de Savoie, — le Comte Vert — à l'occasion du *Festival vaudois*, où M. Max de Meuron le réincarnait avec une si belle prestance. On connaît moins Amédée VII, son fils, surnommé le Comte Rouge, à cause de la couleur qu'il affectionnait dans ses habits, ses livrées et les tentures de ses appartements. Les lignes qui suivent, traduites d'un ouvrage de l'historien Cibrario, nous renseignent sur ce personnage, en même temps qu'elles fournissent de curieuses données sur les pratiques médicales au XIVme siècle.

Amédée VII naquit en 1360. Il épousa, en 1377, Bonne, fille du duc de Berry, dont il n'eut qu'un fils appelé aussi Amédée. La chevalerie était alors dans toute sa gloire, et entre les seigneurs de ce temps, le Comte Rouge était l'un des plus braves ; dans plusieurs batailles il avait fait preuve de grand courage, et jamais dans les tournois ou autres jeux on n'avait vu chevalier plus galant ni plus gentil.

Vers le milieu de juin 1391, passant par le Petit-Saint-Bernard, il tomba de cheval à Ivrée et se fit une blessure telle que, retournant en Savoie par le même chemin, au mois d'août, il avait une épaule encore fort endolorie. A Moutiers, en Tarentaise, on lui présenta, pour son malheur, Jean de Granville, revenu de Barbarie, où il avait suivi le duc de Bourbon. Cet homme s'annonça comme un grand docteur en médecine ; et bien qu'il fût mal équipé et tout à fait inconnu à la cour de Savoie, il sut si bien dire et faire que le comte l'écouta volontiers. Granville, voyant Amédée VII un peu pâle et la tête dégarnie de cheveux, le persuada de se laisser médicamenter par lui, promettant de faire pousser ses cheveux et de changer cette pâleur en couleurs de force et de santé. Séduit par ces paroles, le comte congédia ses deux médecins, maître Omobono et maître Luchino Pascalis, et se remit complètement aux mains du sieur de Granville. Il l'emmena à Ripaille sur le lac Léman. Bonne de Bourbon, sa mère, avait fait bâtir là une maison de plaisance.

Granville employa d'abord des remèdes, sinon efficaces, du moins agréables au goût. Mais comme ils ne produisaient pas l'effet qu'il avait promis, il choisit les substances les plus actives du règne végétal et les administra au malheureux comte, soit extérieurement, soit intérieurement. Il lui fit raser les cheveux, et lui tenant la tête tournée vers le feu, il la lui lavait d'une espèce de savon, fait de myrrhe bouillie dans une lessive de lierre et de jaune d'œuf ; puis il imprégnait encore la tête et le cou d'une teinture de vin et d'assa fœtida, frottant avec tant de force que la peau saignait et qu'il semblait, disait le prince, qu'elle se détachât du crâne. Puis il mettait un emplâtre extrêmement chaud, composé de miel et d'assa fœtida, de poudre de bétoine et d'autres substances.

Intérieurement, il employa un électuaire composé de graine d'ache, de fenouil, de galanga, d'origan, de coriandre, de poivre, de girofle, de cannelle et de plusieurs ingrédients excitants. Granville s'imaginait, avec de tels moyens curatifs, pouvoir changer la constitution débile du prince en une constitution robuste, conserver et faire pousser ses cheveux.

Bien que ce terrible emplâtre et ce breuvage hâtassent peut-être la ruine de la santé du comte, il n'y avait cependant rien là qui mît sa vie directement en danger. Ce qu'il y eut certainement de meurtrier fut un onguent d'huile dans lequel Granville fit bouillir une once d'ellébore, une demi-once d'euphorbe et une demi-once de vert-de-gris, et avec lequel il lui oignit diverses parties du corps. Ces substances ne tardèrent pas à manifester leur vertu malfaisante.

Le soir du samedi 28 octobre, le comte, en revenant de la chasse, avait les mâchoires tellement serrées, la langue enflée et pleine de vésicules, et le cou endolori. Il supporta son mal, quelque grave qu'il fût, encore quelques jours. Le mercredi suivant, il se mit au lit. Son ventre enfla de telle façon que Luchius de Saluces et ses autres pages et écuyers le contenaient de leurs mains de peur qu'il ne crevât. Les douleurs atroces qu'il souffrait firent comprendre au comte, mais trop tard, de quelle mort il allait mourir ; aussi, le vendredi, quand Granville parut devant lui, tenant à la main une corne de licorne, à laquelle les anciens attribuaient une vertu merveilleuse contre les poisons, il le chassa de sa présence et lui défendit d'y jamais reparaître.

L'idée qu'il avait été empoisonné s'étant emparée de son esprit, il ordonna au sire de Cossonay, à Othon de Grandson et à quelques autres de son conseil de faire saisir Granville et de le mettre à la torture pour lui arracher la vérité. Mais, en cela, ses conseillers ne lui obéirent point. Il paraissait à Grandson et à Cossonay que le médecin n'était pas coupable.

Le Comte Rouge expira le jour de la Toussaint. Quand il fut mort, Pierre de Loës et Guy de Villette, ses pages, coururent chez Granville dans l'intention de lui faire un mauvais parti. De Loës, mettant une main sur sa dague et saisissant Granville de l'autre, lui dit : « Ah ! traître, tu as tué le comte ! » L'autre répondit : « Par Dieu, ne me tuez pas, car je veux me mettre à la disposition des comtesses et du seigneur. » Dans ce moment survinrent le sire de Cossonay et le valet d'Othon de Grandson, qui le délivrèrent de leurs mains, disant que le conseil savait qu'il n'était pas coupable de la mort du comte, et qu'il pouvait rester, sans crainte d'outrage, ou s'en aller, s'il le préférait, bien pourvu d'argent et bien escorté. Granville prit ce dernier parti. Le samedi, avec une épée à garde d'or sous le bras, il s'embarqua près de Thonon et se retira au Pays de Vaud, dans les terres d'Othon de Grandson.

Le corps du comte présentait plusieurs indices de poisons. Tout le dos était marqué de taches noires. Aussi les paroles qui avaient échappé au moribond prirent aux yeux du public une grande importance et les accusations qui volaient de bouche en bouche atteignirent, non sans quelque raison, même les personnes les plus élevées en dignité.

Contrainte par ces rumeurs et par les instances des nobles et des bourgeois, la comtesse Bonne de Bourbon, mère du défunt et tutrice d'Amédée VIII, ordonna une enquête le 1er septembre 1392 seulement. Maître Omobono et maître Luchino Pascalis, chargés d'examiner les ordonnances de Granville pour savoir si le Comte Rouge était mort de poison, conclurent d'un commun accord : que ces médicaments trop violents avaient pu donner la mort, mais que Granville pensait pouvoir ainsi faire croître les cheveux du comte et qu'il paraissait coupable d'ignorance plutôt que d'autre chose.

Chant du pressoir.

Pressons ces grappes succulentes
Aussi belles qu'en Chanaan ;
Vignerons, remplissez vos brantes,
Sur les collines du Léman.
Autour du pressoir,
Aux heures du soir
Venez, vendangeuses !
Et nous donnerons
En bons vignerons
Des baisers bien longs
A nos amoureuses.

Amis, l'automne est généreuse ;
Le moût est doux comme le miel.
Buvons à la patrie heureuse
Où nous pouvons nous croire au ciel !
Autour du pressoir, etc.

Dans peu les caves seront pleines ;
Hardi ! sans retard travaillons ;
Le vin vieux réchauffe nos veines,
Et puis tantôt nous redirons :
Autour du pressoir, etc.

OYEX-DELAFONTAINE.

Fiez-vous aux apparences !

« Oh ! ces chroniqueurs, quels bavards ! Tout leur est sujet d'article ! » nous disait l'autre jour une dame, en nous faisant voir le fragment suivant qu'elle venait de couper dans un journal français.

Une fois en nos mains, le petit papier y resta, malgré les protestations de la dame. C'est à l'intention de nos lectrices que nous nous sommes permis cet innocent larcin.

» Dieu sait, s'écrie le chroniqueur en cause, si la toilette de nos belles élégantes est devenue une affaire compliquée !

» C'est-à-dire que, pour ma part, je ne crois plus à rien et lorsqu'on signale à mon admiration une femme très bien faite, mon scepticisme à cet égard m'oblige à rester froid.

» J'ai connu jadis une noble et honnête dame qui, me traitant en vieil ami de la maison, avait certaines attentions pour les étrangers qu'elle supprimait pour moi. Pour tout le monde elle était grasse et faite au tour, et pour moi elle osait être maigre à faire concurrence à Sarah Bernhardt. Le matin, à déjeuner, elle appa-

raissait en peignoir; c'était un vrai squelette; puis le soir, à dîner (il y avait toujours beaucoup de monde), elle revenait avec une taille ronde, coquette, gracieuse; c'était charmant. La beauté de sa taille augmentait en proportion de l'importance et de la dignité des personnes qu'elle attendait. Elle faisait grand cas des titres; or, pour un comte, elle n'était que potelée et rondelette; pour un marquis, c'était la Vénus de Milo; pour un duc, elle se faisait une tournure circassienne et, pour un prince, elle fût allée jusqu'à l'obésité. »

Mesdames, voulez-vous une bonne eau de toilette? Essayez l'*Eau de fleur de sureau.* Vous prenez une bonne quantité de fleur de sureau que vous mettez dans un vase convenable; jetez dessus de l'eau bouillante; laissez infuser et refroidir; passez à travers un linge et faites usage. Cette eau est excellente pour se laver le visage; elle fait disparaître les taches de rousseur. Pour ce dernier objet, on peut faire l'infusion plus forte; une ou deux applications par jour sont suffisantes.

Preuve irréfutable. — Deux gamins discutaient sur la place du Château, lors de la dernière session du Grand Conseil.

— Je te dis, moi, que son père est grand conseiller.

— Et qu'en sais-tu?

— Mais oui, que je te dis, puisqu'y a un moment y sortait de chez Vernier.

Champs et pavé.

Ce n'est pas dans notre pays seulement que l'on déplore la dépopulation des campagnes. Le même phénomène se produit partout et, en Angleterre, de façon particulièrement intense.

Dans un récent ouvrage d'économie, intitulé « Rural England », un propriétaire terrien anglais, H Ridder-Haggard, établit, à ce propos, une statistique qui donne fort à réfléchir sur les conséquences probables de ce mouvement anormal et dont on n'a pas réussi jusqu'à présent à enrayer les progrès.

Voici ce que dit quelque part l'auteur de « Rural England ». Si le tableau est exact, en ce qui touche l'Angleterre, les choses n'en sont heureusement pas encore à ce point, chez nous.

* * *

« Plusieurs portions de l'Angleterre agricole deviennent aussi désertes que le *veldt* africain.

» Le travailleur rural est désormais l'objet du mépris populaire. Même les jeunes filles de sa classe le dédaignent; et ceci est terrible, car il est fatalement conduit à s'exiler de son milieu.

» Seuls, maintenant, les imbéciles, les fripons ou les infirmes restent au village, et c'est de ce résidu que naîtra la prochaine génération. Rien ne retiendra ceux qui s'en vont, car la nature ne parle qu'aux âmes déjà pourvues d'éducation. Personne ne retournera plus à la terre, pas même les meurt-de-faim des villes, car ceux-ci ne sont que des ruines de citadins.

» D'ailleurs, la terre se transforme de plus en plus en prairies; donc, il faut de moins en moins d'hommes pour la cultiver.

» Dans beaucoup de comtés, la possession de la terre est devenue un pur luxe à l'usage des gens très riches; un jouet coûteux; le moyen de s'offrir des sports. Impossible d'imaginer un état de choses plus malsain. »

Au plus bas. — Un cafetier et le représentant d'une maison de vins étrangère discutent un marché.

— Je prendrai volontiers votre vin, fait le cafetier, mais il vous faut me rabattre encore quelque chose sur le prix.

— Impossible, mon cher monsieur, même avec la meilleure volonté du monde; je ne vous l'ai coté qu'au prix de fabrique.

Dernier souhait. — On conduisait au gibet un condamné.

En route, celui-ci demande au bourreau : « Pourriez-vous me faire encore un grand plaisir, le dernier? »

— Si cela se peut, je le veux bien; mais vous savez... je ne connais que mon devoir. De quoi s'agit-il?

— Eh bien! comme je suis un peu chatouilleux du cou, vous me feriez très plaisir en voulant bien me pendre par dessous les bras.

Fouchtra! ché du franchais! — Un pauvre charbonnier auvergnat, qui venait de perdre sa femme, fixe au volet de sa boutique un carré de papier avec ces mots :

Fermé pour cause de déchet.

Le coucou, le rossignol et l'âne.

Décidément, les artistes ne s'entendent guère entre eux, et moins encore avec le public.

Le langage dont ils se servent, dans leurs querelles intestines, est souvent si peu clair, qu'ils ont parfois grande difficulté à se comprendre. C'est la tour de Babel.

Avec le public, la plupart du temps, les artistes ne se donnent même pas la peine de discuter. Le public est un âne. Discute-t-on avec un âne?

On assure, d'ailleurs, que certains artistes sont tout à fait indifférents aux jugements, bons ou mauvais, portés sur leurs œuvres. Ils font celles-ci pour eux, pour leur seule satisfaction. C'est sans doute contre le gré de leurs auteurs que ces œuvres, envieuses d'une vaine gloire, franchissent le seuil du sanctuaire qui les a vu naître et se lancent dans le monde, s'exposant ainsi aux regards impies des profanes.

Et ce n'est point d'aujourd'hui qu'on dispute de ces choses. Un de nos lecteurs nous adresse la page suivante de Diderot, qui sera longtemps encore d'actualité.

* * *

Du Grandval, 20 octobre 1760.

A Mademoiselle Voland,

... MM. Le Roy, Grimm, l'abbé Galiani et moi, nous avons causé. Oh! pour cette fois, je vous apprendrai à connaître l'abbé, que peut-être vous n'avez regardé jusqu'à présent que comme un agréable. Il est mieux que cela.

Il s'agissait entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos.

— Mais c'est la méthode qui fait valoir, disait M. Le Roy.

— Et qui gâte, répliquait Grimm.

— Sans elle, on ne profiterait de rien.

— Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux. Où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier?

Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore, si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

— Mes amis, je me rappelle une fable, écoutez-la :

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prisa son talent. « Quel oiseau, disait le cou- » cou, a le chant aussi facile, aussi simple, aussi » naturel et aussi mesuré que moi? »

« Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, » plus varié. plus éclatant, plus léger, plus touchant » que moi? »

Le coucou : « Je dis peu de choses; mais elles » ont du poids, de l'ordre, et on les retient. »

Le rossignol : « J'aime à parler; mais je suis tou- » jours nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante » les forêts; le coucou les attriste. Il est tellement » attaché à la leçon de sa mère qu'il n'oserait hasar- » der un ton qu'il n'a point pris d'elle. Moi, je ne » reconnais point de maître. Je me joue des règles. » C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'ad- » mire. Quelle comparaison de sa fastidieuse mé- » thode avec mes heureux écarts! »

Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

Cependant après quelques dits et contredits, ils consentirent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles.

« Ah! dit le coucou en les voyant, nous sommes trop heureux, notre querelle est une affaire d'oreilles; voilà notre juge : Dieu le fit pour nous tout exprès. »

L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! leur dit-il, allez là : je m'y rendrai; vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. »

Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais; il arrive, il s'étend à terre et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons, saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la méthode. »

Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés; ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on les entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendus. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prît, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien; cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, pour la méthode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »....

Bons ménages.

Messieurs les escargots et mesdames leurs femmes,
Font toujours bon ménage, et pour cette raison,
Sans doute, que jamais ces messieurs et ces dames
N'habitent la même maison.